

Une plume solidaire

Lorrie Jean-Louis

Numéro 817, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99113ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean-Louis, L. (2022). Une plume solidaire. *Relations*, (817), 37–39.

UNE PLUME SOLIDAIRE

Nous faire entendre les voix ignorées, voire insoupçonnées, de personnes qui vivent une forme d'exclusion autour de nous : telle est la mission que l'écrivaine Lorrie Jean-Louis s'est donnée dans cette série de quatre textes qu'elle nous proposait tout au long de l'année, et dont celui-ci est le dernier.

Lorrie Jean-Louis

L'auteure a publié *La femme cent couleurs* (Mémoire d'encrier, 2020)

C'est automatique : dans notre société capitaliste, le travail ne fait pas partie des clauses négociables. Il faut travailler, c'est tout. En fait, ce n'est pas tout à fait ça. Vous devez gagner de l'argent. On s'attend à ce que vous gagniez de l'argent comme on peut s'attendre à ce que vous ayez des dents de sagesse. Mais, bien entendu, ce n'est pas si simple.

Monique ne peut pas travailler. Monique ne cherche pas à ne pas respecter le contrat implicite de la vie dans une société capitaliste : elle a une contrainte sévère à l'emploi, comme on dit dans le langage ministériel. Cela dit, elle a un estomac comme tout le monde, et l'hiver, elle a besoin de chauffage, comme tout le monde. Toutefois, l'argent qu'elle reçoit mensuellement de l'aide sociale lui suffit à peine à se nourrir.

La pauvreté est un sujet de conversation très difficile, presque du ressort de l'impossible. Je ne sais plus quel âge j'avais exactement quand j'ai compris qu'on pouvait travailler à temps plein et ne pas être en mesure de subvenir à ses besoins de base. J'ai alors pensé que la vie pouvait vous plonger dans l'indignité la plus totale. Je m'étais dit — comme les enfants disent lorsqu'ils commencent à avoir de l'esprit : *ce n'est pas juste*.

Pour une personne comme Monique qui, en plus de sa contrainte sévère à l'emploi, fait de l'arthrite au genou, trouver les 25 cents qu'il manque pour prendre l'autobus est douloureux, et pas seulement au sens littéral. C'est si peu, direz-vous. Eh bien c'est aussi ça, la pauvreté : être repoussé dans les marges malgré soi pour presque rien.

Un jour, Monique cherchait un emploi en cuisine. Le patron du restaurant demanda alors à la voir. Elle pensait obtenir une réponse pour sa demande d'emploi, mais non : le patron voulait la voir. Et après l'avoir vue, il lui dit qu'il craignait qu'elle ne fasse fuir les clients en raison de son apparence. Elle me rappelle que c'est un humain qui lui a dit ça, et me demande : est-ce toujours ainsi dans la société ? Je l'écoute.

Lorsque je demande à Monique si elle se considère comme pauvre, elle réfléchit un instant, puis me dit que financièrement, c'est difficile. Que le coût de la vie est cher, que tout augmente et partout en même temps. Sa réponse illustre bien une chose qui rend la lutte contre la pauvreté si difficile : personne ne veut le titre de « pauvre ». Personne. La première dispute que j'ai moi-même eue avec ma mère alors que j'étais enfant, c'était à propos de ça. Elle avait demandé un panier de Noël à la pa-

*C'est aussi ça,
la pauvreté :
être repoussé
dans les marges
malgré soi pour
presque rien.*

Mais n'est-ce pas là le rôle de cette rubrique Aux frontières? Être à l'écoute de ce qu'on ne veut ni voir, ni entendre, pour s'empêcher de rester impassibles devant l'injustice.

roisse. Je lui ai demandé pourquoi elle avait fait ça puisque nous n'étions pas pauvres. Elle m'a répondu que nous n'étions pas riches. Furieuse, j'ai rétorqué que nous n'étions pas pauvres. J'en pleurais presque.

Les rêves sont de l'engrais pour le cœur, ils donnent du courage. Ceux de Monique, par leur simplicité et leur générosité, donnent aussi espoir : ce qu'elle souhaite, c'est que tous les gens qui sont dans la même situation qu'elle, plongés dans la précarité économique, puissent subvenir à leurs besoins. Elle aimerait aussi que toutes ces personnes se sentent partie intégrante de la société, que leur besoin d'appartenance au monde, lui aussi, soit comblé, et que les préjugés qu'on nourrit à leur égard s'estompent. Non, ces personnes ne sont ni paresseuses, ni alcooliques, dit-elle.

J'ajouterais que dans ces deux cas, on peut avoir une définition simple et une autre plus complexe. La définition simple de la paresse et de l'alcoolisme les présente comme des comportements purement individuels et donc comme des vices. Leur définition complexe, en revanche, nous dit quelque chose sur nos sociétés productivistes, et c'est bien ça qu'on ne veut pas voir.

Monique milite dans une association pour défendre les droits des personnes assistées socialement. C'est ce qui lui a permis de sentir qu'elle faisait « un petit peu » partie de la société. Déconstruire les mensonges qui sont véhiculés sur les personnes qui vivent de l'aide sociale est une tâche bien lourde, mais Monique y travaille petit à petit.

Elle a eu d'importantes batailles à mener, comme celle contre les coupes dans l'aide sociale et toute la vision méprisante qui sous-tend cette politique. Des gains ont été arrachés; les coupes ont été moins importantes que prévu. Mais combattre la haine des pauvres est une lutte qui ne laisse aucun répit.

Le plus injuste selon Monique, c'est de laisser croire que les gens sur l'aide sociale sont capables de vivre avec 726 \$ par mois. Il ne faut pas être spécialiste de quoi que ce soit pour savoir qu'avec ce montant, ou bien on arrive à se loger, ou bien on arrive à manger. Placer délibérément les gens devant un tel choix est tout simplement inique. Qui essaie de faire croire que ce montant dérisoire est suffisant? N'est-ce pas cynique et épouvantable?

Mais là ne s'arrête pas la mesquinerie, car il ne suffit pas d'être pauvre, il faut être catalogué dans sa pauvreté. Nombreux sont les critères qui peuvent réduire le montant reçu de l'aide sociale. Et si une personne avec contrainte sévère à l'emploi peut recevoir jusqu'à 400 \$ de plus par mois qu'une personne jugée apte au travail, une chose est certaine : aucune des deux n'arrive à combler ses besoins de base.

Ce bref échange avec Monique me laisse un goût amer. Il est toujours difficile d'entendre qu'une personne a été humiliée. Que notre société produit de l'exclusion. Mais n'est-ce pas là le rôle de cette rubrique *Aux frontières*? Se tenir sur une faille, un seuil, une pente raide. Être à l'écoute de ce qu'on ne veut ni voir, ni

À lire dans la revue ***Spiritualitésanté!***

L'ÉCOLOGIE AU CARREFOUR DU SPIRITUEL

Soyez les premiers informés en vous inscrivant à l'infolettre ***Spiritualitésanté***

www.spiritualitesante.ca





Lino, *L'âme réversible*,
acrylique sur toile, 2003

entendre, pour s'empêcher de rester impassibles devant l'injustice. S'empêcher d'enterrer la souffrance en mettant à fond la mélodie du conte de fées qu'on se raconte pour s'endormir collectivement. L'amertume n'est pas stérile. Le confort l'est par contre, trop souvent.

L'air triste de l'indifférence collective qu'on cache souvent sous l'ignorance est intolérable pour toute personne qui est un peu à l'écoute de la rumeur du monde, qui a de l'empathie. Avec celle-ci, la poésie demeure une force émancipatrice indéniable pour donner à son esprit le courage de mieux aborder le monde. Cette façon de jouer avec le langage, de lui faire enfin dire ce qui compte vraiment réussit à déjouer, voire à casser les assignations. La poésie a le pouvoir de mettre la compréhension de la réalité et la force sur la même longueur d'onde. Avec

la poésie, les dépossédés retrouvent un peu de leur élégance et de leur dignité. C'est un pouvoir très modeste, certes, mais souvent le seul qui reste pour préserver son amour-propre.

Je suis heureuse d'avoir mis ma plume à leur service, d'avoir apporté ma voix, par solidarité, pour faire entendre la leur trop souvent inaudible. J'entends le poète me chuchoter à l'oreille de ne pas craindre et d'embrasser l'amertume :

« Il n'y a pas dans ce monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois pas assassiné et humilié¹. » ■

1- Aimé Césaire, *Et les chiens se taisaient*, Présence Africaine, Paris, 1958.